

FAIS-MOI SIGNE ! DE L'IRRUPTION DE LA PAROLE DANS L'ESPACE PUBLIC¹

Malte Martin

Graphiste et plasticien, Malte Martin anime un atelier graphique qui explore tous les domaines de la création contemporaine : théâtre, danse, musique, cinéma. D'origine allemande, il débute son parcours par une formation « Bauhaus » aux Beaux-Arts de Stuttgart, avant d'intégrer l'ENSBA de Paris et l'atelier Grapus. Malte Martin a ouvert avec Agrafmobile un espace d'expérimentation artistique et de recherche fondamentale qui investit l'espace urbain et les territoires du quotidien. L'espace public, les publics, l'image, le signe, l'environnement visuel, sensible, sonore sont au cœur de ses recherches.

Depuis quelques mois, une nouvelle donne a fait irruption dans l'imaginaire collectif : le retour de l'espace public comme espace majeur pour se rassembler, agir, dire. De la place de la Casbah de Tunis via la place Tahir au Caire jusqu'à la Plaza del Sol à Madrid, il y a une forme de refondation de la notion d'agora. D'autant plus intéressant que, pour la première fois, une génération qu'on croyait retirée dans une sphère privée via Facebook, confinée dans une forme de fiction du lien social, connecte avec le réel et fait l'expérience de sa force de transformation. On observe une nouvelle alchimie entre des formes traditionnelles de solidarité familiale, des réseaux militants, des personnalités de la société civile et des « jeunes connectés ». La puissance sociale de ce mouvement est combiné avec une aspiration profonde au niveau culturel et démocratique qui pourra être porteur de nouvelles formes de création artistique... « si vous ne nous laissez pas rêver, on ne vous laissera pas dormir ».

Je me balade dans ma ville, dans ma vie. Des signes, des gens, des sons, des odeurs. Ma ville est un monde. J'essaie d'apprendre l'art de m'égarer dans la ville comme on s'égarait dans une forêt comme y invitait Walter Benjamin.

Ma ville, c'est ce chaos que je commence à connaître, à appréhender pour ne plus en avoir peur. Ma ville, c'est à la fois la beauté et l'effroi du monde. Comme « le vingt heures ». Où la globalisation déménage tout, nous délocalise. C'est parce que nous avons comme un doute de savoir « où nous habitons », que tous les jours nous sommes des millions à poser la question à nos interlocuteurs au téléphone portable : « tu es où ? ».

Comment faire alors pour se retrouver ? Pour être de nouveau chez soi, dans cet espace public en voie de privatisation ?

En prenant la parole. En mettant des mots en l'espace, des mots intimes, des mots publics. Mon envie, c'est de recréer par ce théâtre visuel un espace public qui donne à voir et à lire autre chose que des signes administratifs et des messages commerciaux. Une tentative de reconquérir l'espace public comme un espace d'imagination appartenant à ceux qui y vivent.

ENDROIT SENSIBLE

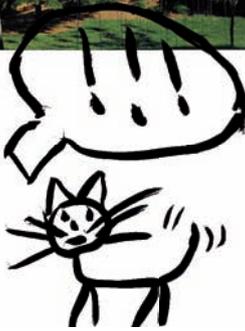
Pourquoi ma ville, celle où j'ai envie d'intervenir, est souvent celle des quartiers classés « sensibles » ? Pour une fois, une appellation politiquement correcte a fait naître un sens nouveau,

un sens qui crée un désir de travailler au corps ces territoires : « quartiers sensibles ». Des endroits sensibles ? Mais il en faudrait partout !

Je désire y intervenir, ni par culpabilité, ni par réparation, mais bien pour travailler sur l'irruption de la parole comme matière sensible.



Théâtre des questions © Agrafmobile/Michel Chassat



Takalefaire © Agrafmobile/Michel Chassat

LA COMMUNAUTÉ DES ÊTRES PARLANTS

Je crois à la puissance des mots publics, savants ou ordinaires, qui affirment leur autonomie par rapport aux signes administratifs ou commerciaux dans l'espace public.

L'artiste peut être le vecteur de l'irruption de la parole dans la cité pour provoquer des failles dans l'ordre dominant qui traite les dominés comme des êtres incapables de penser et de parler. « Le problème n'est pas que "les dominés" soient rendus incapables de développer un discours politique propre, il est que leur parole est strictement inaudible, qu'elle ne peut être entendue que comme du bruit, parce qu'ils sont définis socialement comme incapables de parler. »²

« Tous ces hommes sont des êtres parlants », tous sont également susceptibles d'être touchés par des énoncés politiques ou des textes littéraires, d'être arrachés par cette rencontre à « leur destination naturelle, qui est de reproduire leur vie en laissant le soin de gouverner à ceux qui ont des titres à gouverner ».³

Je pense effectivement que l'artiste ne peut pas se contenter du constat que le partage du sensible – la matière même

de la création – n'est pas possible parce que l'inégalité sociale et culturelle ne le permet pas et se reproduira inlassablement.

Certes, ce risque existe si nous ne parlons pas de la puissance de la déclaration d'égalité. Mais « il y a une dimension esthétique de la politique, selon Rancière, en ce que la parole transgressive définit une nouvelle configuration du sensible, fait voir ce que la répartition des fonctions rendrait invisible, invente une communauté en faisant comme si elle existait »⁴.

Takalefaire, le Théâtre des questions, Onze délires !, Mots frontières, le Feuilleton du boulevard de Magenta, Mots publics à Saint-Blaise... s'inscrivent pour moi dans cette tentative. « C'est la ville qui se donne à voir dans ses mots ordinaires, et c'est théâtre parce que les mots ne sont plus dans leur arrangement ordinaire... »⁵.

DE LA BASSE TENSION

La société du spectacle produit une course effrénée menant à une surenchère de signes. Le clignotement permanent et généralisé des enseignes est le symbole de la marchandisation du monde. Je n'ai pas les moyens de crier plus fort et je n'ai pas envie

de rajouter du bruit au bruit, de la couleur à la couleur.

Les mots, le contraste typographique, le noir et blanc, et souvent la matière du papier, sont les ingrédients de mes tentatives de ralentissement du monde⁶. Il s'agit paradoxalement de gagner en force en susurrant, et d'envoyer de temps en temps des éclats de mots dans la ville « avec excès, près de leur déchirure »⁷. Une stratégie de basse tension alors, qui ne se prive pas de donner de la voix.

DE LA TEXTURE DU PAPIER, LA PEAU DU MONDE

La peau est cette invention géniale qui donne aux êtres la possibilité d'être. D'être eux, délimités, avec un corps, une silhouette. Et en même temps d'être perméables, de respirer le monde, de respirer avec le monde. Sur elle s'inscrit le temps, les traces de la vie. Sur elle, la caresse. « Rien n'est aussi profond que la peau » (Paul Valéry).

Le papier est pour moi proche de cette qualité. J'ai un rapport particulier à cette matière, même si l'écriture avec de la lumière (par écran ou projection) m'intéresse autant. Le papier invite au toucher par les yeux, par les mains. Le contact de la peau à la peau.

Le papier reçoit le récit du monde, de la ville, des vies qui s'y déroulent. En quelque sorte la peau du monde, qui nous parle, communique, dit : Le papier des affiches sur les murs qui transpirent la ville. Les papiers d'emballage qui sentent ce qu'ils emballent. Les morceaux de papier, ces neiges poétiques qui volent sur la ville. Ces cahiers de papier fin qui laissent transparaître les doigts qui tiennent la page. J'aime ce matériau fragile et résistant. Fragile et résistant.

Malte Martin

Designer graphique/plasticien
www.agrafmobile.net

TAKALEFAIRE | CHAUMONT 2001 |

Pour le centenaire de la loi de 1901, « takalefaire, association d'images, images d'associations » propose un tableau de l'imaginaire citoyen de Chaumont. Pour cette deuxième année de résidence, l'appel de Malte Martin, édité dans le journal local propose aux associations de la ville de venir lui confier leurs aspirations comme à un « graphiste public » : en une heure, il traduit leur cause en signe, propose une mise en image de sa perception de leur engagement. Une cinquantaine de pictogrammes sont créés. Certains sont adoptés par les associations comme leur logotype et le sont encore aujourd'hui.

Parallèlement, Malte Martin anime des ateliers graphiques ouverts à tout un chacun, tout au long de l'année. Les habitants y formulent pour la première fois un engagement envisageable. Puis, ils le dessinent eux-mêmes : 200 pictogrammes supplémentaires voient le jour. Malte les plante en forêt de signes sur la place de la mairie et dans les jardins périphériques des quartiers. Ainsi sort du sol « la galaxie des engagements associés » de la ville où se lisent les énergies émergentes, les engagements rêvés et leur force à faire bouger la cité de demain.



© François Serveau

LE FEUILLETON DU BOULEVARD MAGENTA | PARIS, 2006 |

Invités par le Département de l'art dans la ville, 12 artistes sont appelés à « célébrer » la transformation de ce grand axe en « espaces civilisés » : moins de voitures, des pistes cyclables et des couloirs de bus.

L'exercice est délicat pour tous : pour la ville, cible de critiques en raison de son aménagement controversé ; pour Malte Martin, qui ne veut pas réduire son intervention à une forme célébrative. Mais où créer un espace de questionnement sur ce boulevard qui coupe le quartier en deux ? Son regard se porte sur un endroit anémique, près de la gare de l'Est, siège d'une soupe populaire le soir. Pendant trois mois, il y installe l'équivalent d'une énorme colonne Morris à 12 faces planes. Elles présentent chaque semaine une série de mots-affiches sur un mode dadaïste. Trois d'entre elles sont renouvelées, juxtaposant des textes de penseurs de la ville, des interpellations signées de Malte Martin, et des textes dictés par la population elle-même, en réaction aux travaux ou au dispositif. Une partie de l'affichage est donc pré-produite, l'autre partie est un garant de liberté artistique en laissant place au débat public (sur l'aménagement, l'organisation des transports boulevard Magenta et la vie sociale du quartier). Les étudiants médiateurs du projet, trop timides, vont vite s'effacer au profit des sans abris et exilés habitant sur la place, qui commentent et recueillent d'eux-mêmes les réactions des passants. Pour Malte Martin « tout prenait sens à partir de ce moment-là... L'artiste peut être le vecteur de l'irruption de la parole dans la cité pour provoquer des failles dans l'ordre dominant qui traite les dominés comme des êtres incapables de penser et de parler. »



© François Serveau

Fais-moi signe ! De l'irruption de la parole dans l'espace public

NOTES

1- Version remaniée d'un texte intitulé « Prendre la parole » écrit pour la conférence de Malte Martin dans le cycle « ArtEspacePublic » à la Sorbonne le 2 février 2008. Publié aux Éditions de l'Œil.

2- Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et philosophie. p.132

3- Rancière. Entretien donné à *Mouvements* n°3, mars-avril 1999, p.134. Cité dans Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et

philosophie. p.13

4- Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et philosophie. p.13

5- François Bon, *Impatience*, Les éditions de Minuit, 1996

6- Notion partagée avec la compagnie des « Souffleurs », transmetteurs de mots, de bouche à oreille.

7- François Bon, *Impatience*, Les éditions de Minuit, 1996